

You're a bloke, I'm a frog, kiss me anyway

Biting the Error. Writers Explore Narrative. Sous la direction de Mary Burger, Robert Glück, Camille Roy et Gail Scott. Coach House Books, 301 p.

Sandrina Joseph

Number 210, September–October 2006

Write here, Write now. Les écritures anglo-montréalaises

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17529ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joseph, S. (2006). You're a bloke, I'm a frog, kiss me anyway / *Biting the Error. Writers Explore Narrative*. Sous la direction de Mary Burger, Robert Glück, Camille Roy et Gail Scott. Coach House Books, 301 p. *Spirale*, (210), 29–30.

You're a bloke, I'm a frog, kiss me anyway

BITING THE ERROR. WRITERS EXPLORE NARRATIVE

Sous la direction de Mary Burger, Robert Glück, Camille Roy et Gail Scott

Coach House Books, 301 p.

par SANDRINA JOSEPH

Pardonnez-moi, mes pairs, parce que j'ai péché (vous vous dites déjà : qu'est-ce que c'est que cette idée de transformer *Spirale* en confessionnal; de cela aussi, je me repens). Je suis de cette génération de jeunes féministes québécoises qui ont lu *La théorie, un dimanche*, les yeux gros comme des vingt-cinq sous, prises d'une admiration sans nom pour les femmes ayant signé l'ouvrage; qui ont rencontré, au cours de leur apprentissage de la littérature des femmes au Québec, les dédicaces que ces auteures se sont échangées d'un ouvrage à un autre; qui ont feuilleté les numéros flétris et décolorés de la *Nouvelle barre du jour* pour y repérer les textes d'écrivaines féministes qui, me semble-t-il, s'adressaient à nous, à celles qui allaient venir après elles. Mais moi, mes pairs, moi, je n'ai rien lu de ce que Gail Scott a écrit en retrait de ce groupe de femmes-là qui pensent et écrivent en français, et qui m'ont initiée au féminisme *made in Québec*. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute : tant qu'à lire l'anglais, m'étais-je dit, aussi bien me lancer à corps perdu dans les ouvrages des féministes américaines et anglaises qui ne me semblaient pas plus éloignées de moi que les féministes anglo-québécoises (c'est étrange, vous en conviendrez sans pour autant m'absoudre). Je n'appartenais pas au même monde qu'elles de toute façon, nos langues se portaient garantes de notre incompréhension. Nous nous comprenions entre nous — c'est la beauté de penser et de parler à Montréal : on y pense et on y parle souvent dans les deux langues officielles —, mais la langue est longtemps demeurée pour moi un barrage qui endiguait la très belle possibilité d'apprendre de ces femmes si près et pourtant si loin de ma réalité. Il n'a pour moi jamais été question de prendre parti sur le plan politique ou idéologique, simplement de satisfaire un besoin insensé de me reconnaître dans ce que je lisais ou, bien au contraire, de complètement me perdre de vue. Déracinez-moi, ou bien laissez-moi dans le confort de ce qui m'est familier : entre les deux, il n'y avait pas de place pour Gail Scott.

Le temps était donc depuis longtemps venu de la lire pour elle-même, pour ce qu'elle avait à me dire, isolément. Seulement, voilà : je me suis retrouvée avec *Biting the Error. Writers Explore Narrative*, un collectif que Gail Scott a dirigé avec Mary Burger, Robert Glück et Camille Roy. Loin de me laisser, en toute quiétude, avec Gail Scott, l'ouvrage m'a au contraire jetée dans une foule dense d'écrivains ayant produit des textes qui examinaient le récit tant par le biais de réflexions critiques que d'explorations formelles légitimes et bâtarde : on nous y donne à lire une entrevue véritable et une autre fictive, des lettres de demandes de rançon, un exposé criblé de notes et dont les notes constituent en fait l'essentiel de cet exposé, une analyse cinématographique, des récits autobiographiques, un

[W]e are and we are not separate people.
— Aaron Shurin

texte empli de parenthèses... la liste est longue et composite. Il m'a bien fallu accepter qu'à l'instar de *La théorie, un dimanche*, *Biting the Error* place Scott dans un collectif/une collectivité où je la perds de vue dans la multitude, quoiqu'il s'agisse cette fois d'une autre communauté, celle-là réunissant des écrivains sous l'étendard de la provocation (narrative) plutôt que du féminisme, celle-là hétérogène jusqu'au délice.

Le communiqué de presse nous informe du reste que « *[i]n this one book, authors of different ethnicities, origins, ages and religions, hailing from Mexico to Montreal, describe their engagement with language, storytelling and the world* ». Des auteurs venus de partout en Amérique et vivant sous un même toit, sous une même couverture. Un

***Nous vivons dans l'opulence
identitaire, nous ne sommes
rien de moins que la somme
de toutes nos parties.***

livre, quarante-huit écrivains. Pourtant, à la lumière de cet article, de ce dossier, ce très beau collectif qui fait fi des frontières ne peut que me laisser perplexe : comment vous parler de ce livre ? En casant les écrivains anglo-montréalais d'un côté (leur nombre serait forcément très réduit), les autres de l'autre ? Me faut-il départager ces écrivains en groupes ? En fonction de quels critères ? Exclure Nicole Brossard, certes Montréalaise, mais pas anglophone (son texte a d'ailleurs été traduit du français) ? Inclure Steve McCaffery, Canadien et anglophone, mais qui affiche des attaches américaines plutôt que québécoises ? Comment classer, séparer, faire cadrer tous ces gens qui s'offrent à moi, pêle-mêle, à l'instar de l'illustration-mosaïque sur la couverture du collectif ? Je me demande à quoi servirait la recherche futile qu'il me faudrait mener pour accoler à chacun des quarante-huit collaborateurs de *Biting the Error* une étiquette nationale. Écrire, donc, dans le cadre de ce dossier, un article sur des auteurs anglo-montréalais afin de tendre vers le pluralisme et l'inclusion, mais le faire dans des limites linguistiques et géographiques étroites qui écartent la grande majorité des auteurs de *Biting the Error*. Voilà, en ce qui concerne cet ouvrage, un projet qui flirte effrontément avec l'exclusion et dont je me méfie comme de Marc Boilard. ▶

Appartenir, c'est d'abord dénombrer

Je ne vous apprendrai rien sur la question de l'appartenance puisque tout le monde en parle, surtout depuis l'émergence des études *gay* dans le *mainstream* académique : nous souffrons tous de personnalités multiples. Nous vivons dans l'opulence identitaire, nous ne sommes rien de moins que la somme de toutes nos parties. Par les temps qui courent, je suis fille, sœur, tante et nièce, blanche (du moins ma peau l'est-elle), catholique de naissance, impie de nature, féministe, native de la Côte-Nord, actuellement Montréalaise, encore un peu Torontoise dans l'âme, francophone, bilingue, Québécoise, Canadienne, un tantinet Portugaise, membre de la MLA, de l'APFUCC et de l'ACQS, universitaire (j'ai, à ce jour, trois différentes universités à mon actif), peut-être un peu bourgeoise (ça vient forcément avec le profil de l'emploi), issue d'une classe sociale modeste, descendante de colons remontant à la Nouvelle-France, descendante d'immigrants européens, combien de temps me faudra-t-il continuer cette liste qui ne montre aucun signe de fatigue? J'appartiens, je ne fais qu'appartenir, la tête m'en tourne. D'aussi loin que je me souviens, je n'ai prêté aucun serment d'allégeance (à part, peut-être, à ma première communion : pardonnez-moi, mes pairs, car je ne savais pas ce que je faisais); comment ai-je pu en arriver à cette multitude d'identités dont je ne sais trop quoi faire? À peine trente et un ans, et déjà aux prises avec un fardeau d'appartenances qui menace de me fragmenter au point que même ma mère ne me reconnaîtrait pas (je lui appartiens, pourtant : je suis sa fille).

Il me semble que *Biting the Error* fait quelque chose de ce morcellement d'identités et de cette surabondance d'appartenances qui sont tous deux devenus notre apanage, parfois notre croix. Certains textes du collectif n'effleurent le sujet de l'appartenance ni de près ni de loin, mais nombreux sont ceux qui l'évoquent sous plusieurs de ses formes. Gail Scott, par exemple, et ses souvenirs d'un regroupement de jeunes intellectuel(le)s et artistes montréalais(es) dont elle faisait partie à la fin des années soixante-dix, « *[w]hile a plethora of identity issues screamed in the background* ». Ou encore Robert Glück et la communauté gaie à laquelle il appartenait à l'époque de son « école » littéraire *New Narrative* et où « *great experiment was actually taking place, a genuine community where strangers and different classes and ethnicities rubbed more than shoulders* ». Je pense également à Lisa Robertson dont le récit est entièrement écrit à la deuxième personne du pluriel et qui, en décrivant un rapprochement, nous fait rêver d'une communion : « *Something might seduce us. A likeness. Samesame pouring through it.* » Et Robin Tremblay-McGraw qui parle de l'incidence qu'ont eue sur elle les romans de Dodie Bellamy, et Dodie Bellamy qui mentionne sa participation aux ateliers de Robert Glück, et Robert Glück qui nous entretient de Bruce Boone, et Bruce Boone qui ne parle d'aucun des collaborateurs du collectif, traçant (ou interrompant) les uns et les autres une filiation

littéraire par laquelle ils réclament leur place dans la littérature, mais aussi dans le monde. Quarante-huit auteurs qui nous parlent pour la plupart de leur appartenance à une génération d'écrivains, à un genre sexuel, à un lieu, à une école littéraire, à une famille, à une communauté culturelle ou sexuelle; cette liste-là ne montre elle aussi aucun signe de fatigue. C'est peut-être là que réside la beauté de ces listes : elles n'ont pas de fin, pas d'autre finalité que notre individualité.

I have more than a frog in my throat

Envisager de produire un ouvrage comme *Biting the Error*, c'était bien entendu réunir des écrivains pour exposer leur vision divergente (ou non) du récit, mais aussi, dans une certaine mesure, faire la démonstration de leur(s) différence(s) sous l'insigne d'un titre collectif, sous l'égide d'un projet commun. Camille Roy nous dit du reste que *Biting the Error* « *[is] not an anthology of a nationality or generation or other identity category : those boundaries are trespassed in our collection. Instead, we've gathered a cadre for radical narrative. [...] We hope to jump-start a community of discourse* ». Mais l'ouvrage ne remplace-t-il pas ces catégories

Peut-on jamais échapper à notre besoin d'appartenir à quelque chose, ou à quelqu'un?

identitaires par une autre catégorie : celle des auteurs de récits radicaux? Peut-on jamais échapper à notre besoin d'appartenir à quelque chose, ou à quelqu'un? Aussi en suis-je venue à la conclusion que connaître Gail Scott par le biais de ses collectifs/de ses collectivités, c'est peut-être justement l'appréhender dans sa spécificité. Soit, je n'ai pas lu Gail Scott seule, en retrait des amis et des écrivains qui l'entourent, mais je l'ai lue dans toute son influence, j'en suis certaine, en lisant Nicole Brossard et Louise Dupré et Louky Bersianik et France Théoret et toutes les autres. J'appartiens moi aussi (quoique de bien loin) à ce groupe de femmes-là, comme j'appartiens à ma famille, au monde académique, à la province de Québec, à la MLA. Il en va de mon identité comme de mon bureau : il y a de l'ordre dans mon désordre. J'ai beau m'en plaindre, je finis toujours par m'y retrouver.

Je vis à Montréal, j'y parle fréquemment anglais, je lis également souvent en anglais. James Ellroy, Tracy Chevalier, Michael Connelly, Frances Sherwood, J.K. Rowling. Pas de Canadiens, encore moins de Montréalais dans ma liste de lectures (pour la plupart coupables). Je n'ai pas d'excuse à vous donner pour vous expliquer cette absence : ce n'est ni par paresse, ni par désintérêt, ni par conviction politique. Peut-être ai-je tout simplement peur de m'y retrouver, dans cette littérature montréalaise qui me parle dans ma langue seconde. Ça me fait penser : le Département des littératures de langue française auquel je suis affiliée se trouve tout à côté du Département d'études anglaises auquel est affiliée Gail Scott. Un corridor entre elle et moi, entre nos littératures respectives. Mais je n'y ai jamais mis les pieds, dans ce département-là. Je n'ai encore une fois aucune excuse à concocter pour vous éclairer sur la question (autre que ma couardise que j'ai le courage d'avouer, pas d'y remédier). Je me plais dans mon département, j'ai le sentiment très rassurant d'y avoir ma place, d'y appartenir. Tout au bout du couloir, là où se trouve Gail Scott, je ne sais pas ce qui m'attend : quelque chose de nécessairement familier, de tout aussi étranger, un entre-deux que je cherche depuis longtemps à éviter. *She's a bloke, I'm a frog. But I have the funny feeling a bloke is hiding somewhere inside of me. Half frog, half bloke, un tantinet Portugaise. « Something might seduce us. A likeness. Samesame pouring through it. » Let's face it : sooner or later, samesame always ends up pouring through it.* ☘